

DES FLEURS SUR CHAQUE JOUR

Je me tenais debout, comme en ce moment, à côté d'un kiosque à journaux. Je me souviens que je n'arrivais pas à me détacher du récit que le quotidien faisait de cet homme. Je venais ce jour là, de faire la connaissance de celui dont le parcours allait me fasciner durant toutes ces années et qui aura sans doute compté pour beaucoup dans mon choix de devenir journaliste. Enfin aujourd'hui, j'allais pouvoir le rencontrer.

Il s'appelle Nathan Murphy ; de son vrai prénom Nathanaël.

On rapporte que cette légère différence entre l'identité officielle et celle communément retenue, lui permit un jour de se jouer des autorités de son pays, lors d'une infraction au code de la route. Déjà cet art de l'esquive, de l'évitement...

Il semble que tout réussisse à cet Australien, bientôt quinquagénaire, à qui deux mariages successifs donnèrent 5 filles. Homme d'affaires avisé et âpre en négociation, il est à la tête d'une prospère entreprise de cosmétique issue de la filière biologique, dont le rayonnement est désormais mondial. Comme quoi, on peut être tout à la fois ardent défenseur du bio et aimer les billets verts !

Ce succès fait de lui un homme très en vue, amené à voyager à travers le monde entier : l'Asie, aux portes de son continent d'origine, qui lui fournit la plus grande partie de ses matières premières végétales. L'Amérique du Nord, où il surfe avec intelligence sur l'engouement pour les produits naturels. Plus récemment l'Europe, où il s'implique personnellement dans le développement soutenu de son réseau de boutiques. Quel que soit le pays, ses employés sont friands des séminaires qu'anime ce personnage athlétique et jovial, à l'occasion de l'inauguration d'un point de vente ou du lancement d'une nouvelle ligne de produits. Il possède à la fois la carrure anguleuse et rassurante d'un John Wayne et le teint hâlé d'un surfeur, sur lequel se découpe une mèche blonde rebelle. Avec lui, on a l'impression que la vie est un éternel sourire et qu'il fait toujours beau. Pourtant, plusieurs fois déjà, le soleil aurait dû se coucher définitivement pour lui.

C'est le Washington Post qui révéla son incroyable histoire.

Nous sommes alors en automne 2002 et le quotidien de la côte Est, comme l'ensemble de la presse américaine, fait souvenir des terribles attentats du World Trade Center qui frappèrent l'Amérique et stupéfièrent le monde un an plus tôt. Dans son édition du 15 octobre, le journal consacre ainsi un article à Nathan, non pour se faire l'écho de son succès alors naissant sur le

continent mais pour relater un fait des plus troublants le concernant, en lien justement avec les attentats.

On y apprend en effet qu'au moment de la tragédie, Nathanaël Murphy se trouve à New-York, dans l'une des tours jumelles. En ce 11 septembre 2001, il a en effet un rendez-vous important au siège de la Chase Manhattan Bank. Il vient de recevoir des autorités l'indispensable accréditation pour la commercialisation de ses cosmétiques et il entend en profiter pour implanter très rapidement ses boutiques sur l'ensemble du continent nord américain. Cette stratégie doit s'appuyer sur le soutien massif d'une banque pour financer un déploiement à grande échelle.

Les images des caméras de sécurité le montrent flanqué de son directeur financier et de son avocat, dans le hall d'entrée de la tour Nord. Ils attendent en discutant, aux portes de la batterie d'ascenseurs qui desservent les 415 mètres du colosse de béton et d'acier. Il est 08h38 lorsque Nathan abandonne ses collaborateurs en les assurant par des gestes, qu'il va les rejoindre.

Il sait en effet que les affaires se jouent souvent sur de petits détails. Or la personne en charge de son dossier est une femme et il lui apparaît soudain indispensable de lui offrir des fleurs. Le geste a de quoi paraître des plus incongrus dans un milieu professionnel mais justement : c'est la marque de fabrique de Nathan. C'est cette approche toujours décalée des affaires qui fait depuis ses débuts, le succès de ce business man. Alors oui : le boss des cosmétiques bio va offrir des fleurs à celle qui, comme il l'espère, va devenir sa banquière. On le voit ainsi réapparaître quelques minutes plus tard dans le hall en courant, un gros bouquet dans les bras.

Puis les images tremblent ; des personnes tombent à la renverse ; d'autres se cramponnent aux murs en criant ; certaines projetées à terre, se mettent instinctivement en position du fœtus et se protègent la tête.

Il est 08h46 heure locale. Le Boeing 767 du vol 11 d'American Airlines, lesté de ses 46.000 litres de carburant, vient de percuter à 700 km/h la face nord-est de la tour au niveau des étages 93 à 97. Le kérosène va s'écouler abondamment dans les cages d'ascenseur en s'embrasant, provoquant dans le hall une violente déflagration. Nathan sera ainsi blessé par des parements arrachés des murs mais ces plaies ne seront que superficielles et il sortira quasi indemne du bâtiment. Son Directeur financier et copain d'enfance Gary, son avocat et sa future partenaire financier, n'auront pas cette chance. Le siège de la Chase Manhattan Bank était au 112^{ème} étage...

Le concours de circonstances qui permit à Nathan d'avoir la vie sauve ce jour là, était déjà en soit incroyable. Mais l'auteur de l'article du Washington Post va aller plus loin et révéler que l'homme d'affaires venait de récidiver !

En effet, 3 jours plus tôt, le 12 octobre 2002 pour être exact, il se trouve en déplacement en Indonésie, sur l'île de Bali. Il y supervise les premiers pas d'une ferme dont il vient de faire l'acquisition. Elle doit lui fournir les fleurs de frangipanier, indispensables à la fabrication de sa nouvelle ligne de soins capillaires. Le soir venu, il se laisse convaincre par un ami et se joint à un groupe de ses compatriotes à Kuta, un lieu de villégiature alors très en vogue. Dans la boîte de nuit, on boit, on danse et on rit. On le fait d'autant plus, qu'on s'amuse beaucoup du parfum de fleur de frangipanier dont Nathan est très fortement imprégné. Mais à 01h07 heure locale, la fête tourne au cauchemar : ce lieu prisé des touristes occidentaux a été pris pour cible par la branche locale d'Al Qaïda qui y a placé une bombe. La déflagration est terrible et souffle littéralement le bâtiment. Pourtant, là encore, Nathan va sortir vivant de cette tragédie. Il fait partie des quelques survivants qui par miracle échappent à la mort.

L'article ne s'attardait pas sur les circonstances qui avaient valu à Nathan d'avoir la vie sauve pour la seconde fois. Après cette lecture, j'avais pour ma part ressenti le besoin d'en savoir plus et de conduire mes propres recherches. Ma soif de comprendre m'avait ainsi amené à consulter le journal de Perth, sa ville d'origine, qui avait obtenu une interview de l'enfant du pays à son retour d'Indonésie.

Nathan y raconte qu'il s'était résolu à changer de chemise et à se passer un peu d'eau sur le haut du corps et les cheveux afin d'atténuer le parfum persistant du frangipanier qui lui valait toutes sortes de quolibets. C'est pour cela qu'au moment de l'explosion, il se trouvait dans les toilettes. Celles-ci, comme le reste du bâtiment, vont bien entendu être soufflées par la violence de l'explosion. Mais le journal précise qu'à l'arrière du bar, la structure maçonnée d'un angle du bâtiment va résister à l'effondrement de la dalle du plafond. Et c'est précisément dans cet angle que Nathan avait entrepris de se changer et de faire un brin de toilette. J'ai consulté quelques photos sur internet, prises le lendemain matin du drame. Le lieu était dévasté, rasé. Pas un mur ne restait debout, si ce n'était deux petits pans perpendiculaires qui supportaient une énorme plaque de béton, formant une improbable tente de parpaings et de briques. Et Nathan s'était précisément trouvé là, juste en dessous. Une chance inouïe, incroyable : un vrai miracle !

Cette histoire m'avait beaucoup marqué à l'époque. J'ai pendant longtemps repensé à ces événements cherchant à trouver une explication rationnelle. Et puis les années ont passées. La société de produits de beauté bio n'a cessé de prospérer pour s'implanter sur tous les continents. Son génial patron fait désormais régulièrement la Une de journaux économiques qui étudient les recettes de son succès. Lorsqu'il m'arrive de croiser sa photo dans un magazine, je souris en me remémorant l'incroyable chance qui par deux fois, l'a épargné.

Mais qui s'en souvenait à présent ? Les faits remontaient à presque 15 ans et appartenaient désormais au passé. La page semblait définitivement tournée.

Mais voilà...

Jenna, la fille ainée de Nathan, est francophile. Elle suit des cours à la Sorbonne dans le cadre d'un échange universitaire. Jenna est fan du groupe de rock Eagle of Death Metal qui par chance, se produit dans la Ville Lumière en ce mois de novembre 2015. Comme son père fait précisément escale à Paris pour lancer sa toute nouvelle boutique sur les Champs Elysées, elle insiste pour qu'il l'accompagne au concert. C'est peu de dire qu'il ne partage pas les goûts musicaux de sa fille mais comment lui refuser ce plaisir, alors que le destin les réunit le jour même de ses 17 ans ?

Il y met toutefois une condition : être placé dans le fond de la salle. En étant ainsi éloigné de la scène, il nourrit le secret espoir de garder ses tympans un tant soit peu valides, pour le dîner surprise en tête-à-tête qu'il a prévu pour elle après le show. Comme toutes les salles de spectacle, le Bataclan est entouré de nombreux restaurants et il n'a eu que l'embarras du choix pour retenir une table. Il est 20h53 lorsque les premiers accords se déversent par des enceintes gigantesques, qui saturent l'air de vibrations métalliques. La salle est électrisée. Jenna exulte en brandissant le petit bouquet au nœud rose offert par son père. Ce dernier sait qu'il va passer une mauvaise soirée. Normal, se dit-il : nous sommes vendredi 13...

Dans un premier temps, on eut dit des pétards ; des explosions saccadées qui en se mêlant au son rageur des guitares, laissaient penser à des effets pyrotechniques intégrés au spectacle.

Puis des cris et des hurlements. Des personnes qui courent et les membres du groupe qui fuient la scène en courant. La musique qui s'arrête nette et le spectacle irréel de la mort qui se joue là, à quelques mètres devant soi. Des corps qui tombent et les projecteurs qui explosent.

Les lumières s'éteignent et les salves effrayantes commencent à visiter la pénombre méthodiquement. Les armes imposent leur musique macabre. La salle est plongée dans le noir et

bascule en enfer. Un cauchemar de chair et de sang, à bout portant. Des cris, des coups de feu, des pleurs de terreurs, des sonneries de portables, des gémissements de douleurs, des portes qui claquent, des ombres qui glissent dans la nuit... et qui parfois tombent sous des crachats de feu.

Dans un renforcement au fond de la salle, il y a un étroit rai de lumière, presque imperceptible, à peine esquissé sur le mur du fond : une issue ? Couché à terre sous les sièges, Nathan empoigne sa fille fermement pour la forcer à le suivre et à ramper en direction de cette lueur, distante de quelques mètres seulement.

Ils vont être 9 : 9 personnes à trouver ainsi refuge dans un petit local technique d'à peine 5 mètres carrés, aux murs tapissés d'armoires électriques. 9 naufragés en sursis, perdus au milieu d'un océan en furie, de meurtre et de sang. Pendant 2 heures interminables, ils vont ainsi entendre au dehors, hurler le vent d'une haine aveugle en sachant qu'à chaque nouvelle rafale, des vies s'effondraient. Parfois, les détonations cessaient et ils se prenaient à espérer que tout était fini. Mais ces pauses vicieuses n'étaient là que pour laisser le temps à l'orage de se déplacer et de reprendre ailleurs sa besogne, traquant la vie partout où elle pouvait se terrer : sous les sièges, dans les coulisses, dans la fosse, au milieu d'autres cadavres encore chauds... Durant deux longues heures, ils vont retenir leur souffle et taire leur peur, en fermant les yeux et en priant derrière les 5 centimètres de leur porte sans verrou. A plusieurs reprises, les salves se feront toute proches. Leur abri ne sera heureusement jamais découvert.

Jenna raconta qu'à chaque détonation, ses ongles s'enfonçaient un peu plus dans les tiges du bouquet et lacéraient le joli cordon rose. Elle savait qu'elle ne pouvait pas pleurer. Elle savait qu'elle devait garder en elle sa terreur même si ça la brûlait. Plaquée contre son père qui la serrait de toutes ses forces, à peine pouvait-elle encore respirer. Sans qu'elle ne puisse le contrôler, son corps s'était mis à trembler. Il était rentré en résonnance avec les autres corps qui au dehors, se brisaient sous le ressac des balles. Un tremblement qui la submergeait tout entière, comme une immense onde de sanglots sourds et sans larmes. Elle mordait de toutes ses forces le revers du costume de son père pour ne pas crier. La bave coulait et détrempait la veste. Elle ne devait surtout pas lâcher.

Elle expliqua qu'elle s'était mise à fixer les diodes qui clignotaient, calmes et bien sages sur leurs rangées de connecteurs. Elle mura ainsi son esprit à la seule danse insouciant et légère des petites lumières. De toute son énergie, elle cadenassa ses perceptions en les rattachant

uniquement au ballet régulier et rassurant des voyants. Elle se construisit ainsi un autre monde et elle s'y échappa, emportée par la ronde lumineuse de ses feux follets.

Ils furent parmi les premiers évacués par les forces spéciales. Elle raconta la confrontation brutale avec l'horreur : blottie dans les bras de son père, la longue traversée d'une salle plongée dans la pénombre, emplie d'une odeur de poudre, de sueur et de sang avant la sortie dans une nuit saturée de gyrophares.

Je dis « raconta » car c'est le récit qu'elle a donné à ses camarades de classe, le lundi suivant le drame. Elle leur a parlé d'une voix monocorde, la gorge serrée. A plusieurs reprises, les larmes faillirent la submerger mais à chaque fois elle se ressaisit et parvint à les réfréner. Ce récit, elle avait besoin de le livrer, de le partager pour le mettre à distance ; pour ne plus être seule à porter l'horreur de cette nuit ; pour croiser des regards qui l'écoutaient et s'assurer d'une humanité qui avait semblé sombrer durant ces heures de cauchemar. C'est ainsi que Jenna avait tenu à faire ses adieux à ses camarades et son professeur : Appoline ; ma fiancée.

Quand elle m'en a fait le récit le soir, elle me décrivit également le Papa. L'homme athlétique et bronzé, était resté à l'entrée de la salle, crucifié de regarder sa fille ainsi souffrir pour aller au bout de son histoire et en même temps, émerveillé de la voir encore debout. Oui : sa fille était vivante ; Jenna avait survécu à l'attentat ; Jenna Murphy...

C'était bien lui : Nathan venait à nouveau d'échapper à un attentat ! C'était incroyable ; cela défiait l'entendement. Comment un homme pouvait-il ainsi être épargné par une mort qui en toute logique, aurait dû l'emporter par 3 fois déjà, comme des centaines de victimes qui se trouvaient avec lui, le mauvais jour au mauvais endroit ?

Et puis, comment faisait-il pour vivre avec ça ? Est-ce qu'il éprouvait de la culpabilité en se disant pourquoi eux et pas moi ? Est-ce qu'il rendait grâce à je ne sais quel Dieu ? Est-ce qu'il finissait par se sentir invulnérable, comme investi d'une mission toute spéciale sur Terre en étant ainsi épargné par des événements qui emportaient ses semblables : une sorte d' élu, debout au milieu du chaos ?

Durant toute la nuit, alors qu'Appoline s'était blottie tout contre moi, ces questions vont me tenir éveillé. Je creusais l'obscurité, les yeux grand ouverts, cherchant un lien, une raison, une logique. Au matin, mes questions restaient entières mais j'étais porté par une certitude : j'étais le seul

journaliste qui connaissais sa présence au Bataclan le jour de l'attentat. Dès lors, je n'eus de cesse de vouloir le rencontrer.

A combien de secrétaires, d'assistantes ou de collaborateurs ai-je dû me heurter durant ces quelques mois ? Invariablement, on me disait qu'il était en déplacement, en réunion ou tout simplement pas joignable. Tout ce beau monde m'assurait cependant qu'on lui laissait mon message et mes coordonnées mais jamais je ne recevais d'appel. Jusqu'au jour... Jusqu'à ce jour où je fus mis en relation avec la boîte vocale de son portable ; mon appel avait dû être dévié fortuitement.

D'abord surpris de rentrer quasiment en contact direct avec lui, je me ressaisis. Je savais que je n'aurais pas de seconde chance. J'ai fait court et direct... à l'australienne. Je lui ai dit que je savais qu'il avait survécu à la tuerie du Bataclan le 13 novembre. Je lui ai dit que je savais que c'était lui également qui avait déjà échappé aux attentats de Bali et du World Trade Center au début du siècle. Et j'ai joué cartes sur table : je lui ai dit que je ne cherchais pas à verser dans le sensationnel mais que je pensais que son témoignage méritait d'être partagé.

Plusieurs jours passèrent sans réponse de sa part. Je repassais dans ma tête les mots que j'avais laissés sur sa boîte vocale en me demandant si mon anglais avait été suffisamment clair et si j'avais bien su retranscrire mes intentions. Je ne cessais d'y penser : j'avais besoin de savoir. C'était devenu comme vital pour moi. A plusieurs reprises, j'ai failli rappeler mais je n'en ai rien fait. Je pressentais que cela ne servait à rien de vouloir forcer les événements. Lui-même en savait quelque chose...

Et puis mardi dernier, la sonnerie de mon portable a retenti. L'appel provenait d'un numéro inconnu avec un indicatif international.

- « Allô ? »
- « Are you Eric Lenfant ? »
- « Yes... »
- « Hi ! Nathan Murphy speaking... »

C'était lui. Il m'avait appelé. Il m'a tout de suite demandé comment je savais qu'il était présent au Bataclan la nuit du drame. Je lui ai expliqué pour Appoline et Jenna. Il a marqué un silence. Puis il m'a dit qu'il était d'accord pour qu'on se rencontre la semaine suivante lors de son passage en Europe mais à une condition cependant : ne faire à aucun moment mention de Jenna. Elle se

reconstruisait petit à petit au sein du cocon familial, à des milliers de kilomètres de cette barbarie. Elle était encore très fragile et il était hors de question que ces événements ne viennent la rattraper d'une quelconque façon. Je lui ai donné ma parole et lui est bien précisé que je voulais savoir comment il vivait le fait d'avoir échappé par 3 fois à des attentats. Je l'ai entendu rire légèrement et il m'a dit : « J'essaye de mettre des fleurs sur chaque jour qui vient. A bientôt Monsieur Lenfant. »

Et me voilà en cette fin d'hiver en Belgique, en train d'attendre mon cow-boy surfeur, à l'aéroport où il m'a donné rendez-vous, debout à côté d'un kiosque à journaux.

Je suis excité à l'idée de pouvoir enfin le rencontrer et du même coup, un peu frustré : son avion est annoncé avec 30 minutes de retard. A l'heure qu'il est, nous devrions être assis tous les deux en train de converser à la terrasse d'un café, dans la galerie marchande de l'aéroport de Zaventem.

J'avise un fleuriste dont le présentoir coloré, borde joliment notre lieu de rendez-vous. Je souris intérieurement : me reviennent en mémoire les quelques mots qu'il m'a confiés au téléphone : « Mettre des fleurs sur chaque jour qui vient. »

Nous sommes le 22 mars Cette date ne signifie rien de particulier pour Appoline et moi mais justement : j'ai envie de lui envoyer des fleurs ; comme ça ; sans raison particulière ; un peu naïvement peut-être. Juste pour lui dire... Juste pour lui dire que j'aime caresser ses cheveux quand elle dort à mes côtés ; que j'aime lorsqu'elle me rejoint à ma table de travail et que sans rien dire, elle m'enlace en posant sa joue contre la mienne ; que j'aime ces petits moments de rien qui font notre routine et qui me semblent soudain si précieux. Oui : j'aime la vie avec elle... Je l'aime quoi. La vendeuse me sourit : « Et on met quoi comme message ? »

Des détonations me font sursauter.

Je me retourne le souffle coupé.

J'ai juste le temps d'apercevoir un homme qui tire sur la terrasse du café.

Je me jette à terre, alors que la vitrine du fleuriste explose sous des impacts de balles.

Partout sur le sol, des fleurs...